

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les livres phares des trente dernières années

Françoise Lepage

Volume 30, numéro 3, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lepage, F. (2008). Les livres phares des trente dernières années. *Lurelu*, 30(3), 5-11.

Les livres phares des trente dernières années

Françoise Lepage

5

Évoquer les trois dernières décennies de production de livres pour la jeunesse, c'est faire un retour sur une période extrêmement faste, telle qu'on n'en avait encore jamais connu au Québec, et même nulle part ailleurs dans le monde, puisque cet essor québécois s'insérait d'une certaine façon dans une grande déferlante de renouveau international apparue dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Nouveauté, changement, inventivité, abondance, variété, audace, tous ces termes se révèlent pertinents pour décrire l'effervescence de ces années exceptionnelles. Les pages qui suivent tentent de rappeler quelques-uns des moments forts des trente dernières années, de ramener sur le devant de la scène ces albums et ces romans qui ont ouvert des horizons nouveaux, sur lesquels notre regard demeure toujours fixé trente ans plus tard. On y évoquera également quelques «aventures» éditoriales et littéraires, qui n'ont peut-être pas fait de disciples et qui n'ont pas nécessairement été saluées comme de grands succès commerciaux, mais qui ont enrichi la bibliothèque des jeunes d'hier et d'aujourd'hui.

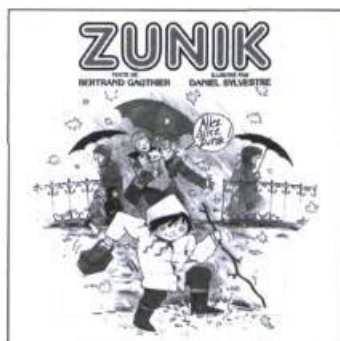
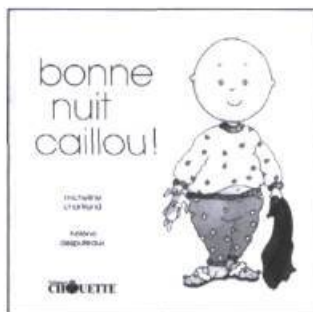
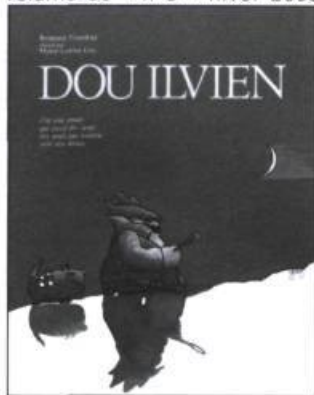
La naissance de *Lurelu*, il y a trente ans, accompagne cette renaissance. Elle souligne l'aboutissement d'une lente évolution au cours de laquelle le conservatisme littéraire a cédé le pas au modernisme¹. Dans les années 70 et 80, de nouveaux auteurs font leur entrée sur la scène littéraire, de même que de nouveaux illustrateurs et éditeurs. Aussi ne s'étonnerait-on pas que bon nombre de ces artisans de la première heure, qui ont apporté un souffle vivifiant à la littérature pour la jeunesse, se trouvent mentionnés dans cet article en plus grand nombre que ceux qui leur ont succédé. De nouvelles possibilités s'offraient alors à leur imagination et à leurs talents, des portes et des passages jusqu'alors inconnus au Québec s'ouvraient sur la scène internationale, dans lesquels ils se sont engouffrés afin d'élaborer des paysages littéraires inédits. Par la suite, quelques œuvres, mais en moins grand nombre, se sont démarquées soit par les thèmes traités, soit par l'originalité des personnages et des situations, soit par la façon de les aborder. Toutefois, il convient ici de préciser deux choses : d'une part, que cette «sélection» ne peut être, en aucun cas, ni objective ni exhaustive, et que, d'autre part, elle ne signifie nullement que les auteurs absents de ce survol n'ont pas été importants. Il faut un très grand nombre d'œuvres pour constituer une littérature, comme il faut de nombreuses pierres pour construire un édifice. Certaines d'entre elles sont des clés de voûte, d'autres des pierres d'assemblage, mais toutes sont indispensables.

Si la fin des années 70 et le début des années 80 ont été marqués par un véritable renouveau des livres pour la jeunesse, il ne faudrait pas pécher par excès de naïveté. Ce renouveau n'est pas sorti de rien, ni du jour au lendemain. Il a été montré ailleurs que des précurseurs comme Paule Daveluy avec ses séries «Rosanne» (FI*, 1958 à 1968) et «Sylvette» (1962 à 1964), Monique Corriveau avec *Le garçon au cerf-volant* ou *Les saisons de la mer* (FI, 1973 et 1975), Suzanne Martel avec *Quatre Montréalais en l'an 3000* (HÉ, 1963) et *Jeanne, fille du roy* (FI, 1974), Yves Thériault avec ses aventures de «Volpek» (1965 à 1967) et d'autres encore avaient déjà orienté les romans pour la jeunesse vers des avenues inexplorées². La nouvelle génération d'auteurs a profité de cet acquis, tout en poussant l'audace beaucoup plus loin, ce que permettait l'évolution sociale affectée par la dissolution des valeurs familiales, religieuses et civiques. Mais à une époque où l'informatique commençait à se frayer un chemin jusque dans les foyers et à modifier notre perception du visuel, il n'est pas surprenant que la «révolution» ait d'abord touché l'image et enflammé les pouponnières et les garderies.

Des albums qui en font voir de toutes les couleurs

Les trente dernières années ont vu éclore toute une série d'albums d'un genre nouveau, tant en ce qui concerne le texte qu'en ce qui a trait à l'image, dans le sillage des idées progressistes de Bertrand Gauthier, fondateur des Éditions Le Tamanoir (1974), devenues La courte échelle en 1978. Ce renouveau touche, d'une part, le texte et les relations qu'il établit avec le lecteur et, d'autre part, l'image, dont le style se diversifie et qui se fait de plus en plus autonome par rapport au texte, insufflant un esprit contestataire, ludique ou humoristique au livre illustré. Le premier coup de cymbale est donné par les albums de Grand-père Cailloux, mis en images par Gilles Tibo, *Je te laisse une caresse* (1976) et *Mon petit lutin s'endort* (1976). Ils apportaient la surprise d'une illustration qui n'avait rien de spécialement «pour enfants» : des dessins en noir et





Prix Québec/Wallonie-Bruxelles 1985.



Prix du Conseil des Arts en littérature jeunesse, volet illustration, 1986.

blanc, des personnages répondant aux exigences de la nouvelle figuration, très lointains cousins des enfants modèles de jadis.

Simultanément, la trilogie de Bertrand Gauthier (*Hou Ilva*, 1976; *Dou Ilvien*, CÉ, 1978; *Hébert Luée*, CÉ, 1980) associait un texte carrément surréaliste aux images non moins inattendues de Marie-Louise Gay, qui faisait son entrée dans le monde de l'album pour enfants. Fantaisie débridée, figuration défigurante, déconstruction des plans traditionnels de l'image, l'illustratrice allait aussi loin dans l'extravagance que l'auteur dans l'absurdité et l'humour décapants. Une fois ce travail de sape accompli, l'art de l'album pouvait repartir sur des bases nouvelles. C'est à Ginette Anfousse et à sa série «Les aventures de Jiji et Pichou» (CÉ, 1978 à 1993) que revient le mérite d'avoir établi de nouveaux rapports avec l'enfant lecteur. Reflet parfait de ce dernier, le personnage de Jiji place le jeune lecteur au centre du monde. Chacun des volumes de la série met en lumière le déroulement et la résolution d'une étape de la vie enfantine (*La cachette*, *La varicelle*, *Je boude*, etc.), le rassure, et lui fait comprendre sa propre psychologie et celle des personnes qui gravitent autour de lui.

Par la suite, l'album miroir connaît une fortune extraordinaire et se développe pour toute la gamme des âges, depuis la série «Caillou» d'Hélène Desputeaux, destinée aux tout-petits et publiée dans la première moitié des années 90, jusqu'à un grand nombre d'albums relatant des incidents de la vie quotidienne enfantine.

La série «Jiji et Pichou» instaure également de nouveaux rapports entre le livre et son lecteur. Dans certains titres comme *La cachette* ou *Devine?*, le lecteur est invité à participer aux événements vécus par Jiji : jeu de cache-cache ou jeu de devinettes. Dans *Je boude*, la fin inattendue invite le lecteur à réfléchir et à faire preuve de bon sens, détruisant par le fait même les anciens rapports hiérarchiques qui unissaient les enfants aux adultes, et à faire des jeunes des êtres intelligents, libres et capables d'avoir une opinion personnelle. Cette série ouvrait véritablement le dialogue entre le lecteur et son livre. La conversation se poursuit toujours, trente ans plus tard.

Daniel Sylvestre, dont le premier album, *Un jour d'été à Fleurdepeau* (CÉ, 1981) de Bertrand Gauthier, avait été remarqué pour sa fantaisie et le côté aérien du dessin, s'est surtout fait connaître grâce à la série «Zunik» (CÉ, 1984 à 1998) du même auteur. Pour la première fois, le quotidien d'une famille monoparentale s'offrait à la réflexion

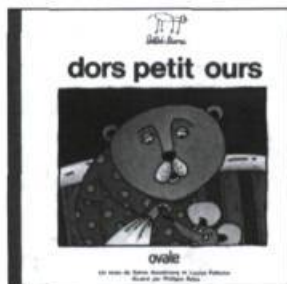
des jeunes lecteurs, de même que la complicité entre un père et son fils, qu'exprime si bien le personnage imaginé par le duo Gauthier-Sylvestre.

Le glissement des rapports d'autorité vers des relations de plus en plus fondées sur l'amitié et l'égalité, de même que les liens ludiques entre l'enfant et le livre, voilà deux tendances qui se renforcent dans les années 90. Elles annoncent le grand nombre d'albums qui, par la suite, ont mis l'autorité parentale à rude épreuve (*Les grandes menaces* de Marie-Hélène Jarry, RL, 1989) ou les livres qui prennent la forme d'un jeu, comme *As-tu vu Joséphine?* (TO, 1986) de Stéphane Poulin.

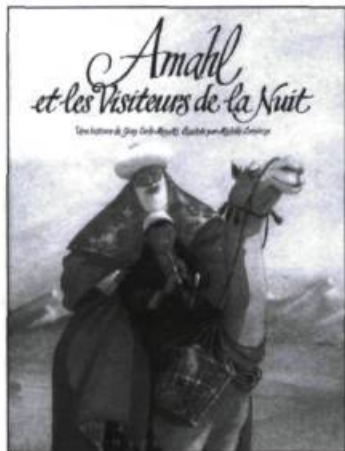
Dans les années qui ont suivi ce grand renouveau de l'album, chaque arrivée de nouveaux illustrateurs sur le marché constituait un événement, du moins dans le cas de ceux qui apportaient à l'enfance le trésor d'une vision du monde originale, se traduisant dans un style très personnel. Ce fut d'abord Roger Paré, qui a bâti pour les jeunes enfants un univers très ludique d'animaux drôles et dodus avec sa série des «Plaisirs» (CÉ), et de nombreux ouvrages, y compris des bébés-livres cartonnés, pour l'apprentissage de diverses notions. Philippe Béha, autre illustrateur de la première heure, qui a produit un des premiers albums à combinaisons multiples (*Musimau*, 1983), a également introduit une note d'étrangeté, voire de fantastique, dans les albums de grand format publiés aux Éditions Ovale, maison surtout connue pour ses rééditions de contes populaires québécois (*Par la bave de mon crapaud* raconté par Danielle Marcotte, 1984) et pour ses bébés-livres. L'originalité de Philippe Béha, son inventivité, son audace de coloriste ne se sont pas démenties au fil des ans, comme en témoigne le succès de sa collaboration avec Henriette Major dans des publications récentes comme *Les devinettes d'Henriette* (HH, 2004).

La parution des premiers albums illustrés par Michèle Lemieux (*Le bal des chenilles* et *Une bien mauvaise grippe*, PT, 1979 et 1980) témoignait d'une grande maîtrise du dessin, habileté qu'a révélée de façon encore plus éclatante *Amahl et les visiteurs de la nuit*, auquel des images en couleurs, à la fois vaporeuses et lumineuses, conféraient un grand pouvoir de séduction.

Parmi les entrées remarquables, il faut encore citer celle de Stéphane Poulin, dont *Ab! belle cité!* (TO, 1985), et la populaire série «Joséphine» (TO, 1986) qui amenaient un retour de la figuration «classique». Dessinateur hors pair,



Prix du Conseil des Arts en littérature jeunesse, volet illustration, 1983.



Prix littéraire du Gouverneur général, volet illustration, 1997, à Darcia Labrosse; prix Alvine-Bélisle, 1988, à Marie-Francine Hébert.

Stéphane Poulin transformait la ville en un vaste terrain de jeux, étonnait le lecteur par la fusion d'une technique classique mise au service de compositions modernes nourries par le cinéma, la photographie et la bande dessinée.

Plus récemment venu à l'art de l'album, Stéphane Jorisch édifie un univers très personnel, assurément étrange, teinté d'exotisme onirique, de fantastique et de théâtral. Toutes ces qualités se trouvaient déjà réunies dans *Un rêveur qui aimait la mer et les poissons dorés* (CÉ, 1997) de Marie-Danielle Croteau, images qui montrent une grande connivence avec l'esprit d'enfance, ses jeux, ses rêves et sa fantaisie.

Les premières illustrations de Marc Mongeau, comme *La machine à rêves* (Mondia, 1984) d'Henriette Major, n'ont peut-être pas reçu l'attention qu'elles méritaient, mais l'artiste s'est bien rattrapé depuis dans des livres comme *Les pas de mon papa* (Imagine, 2005) ou *La maison de guingois* (4C, 2006), dans lesquels on peut apprécier le travail raffiné des couleurs, leur douceur et leur luminosité. Parmi les illustrateurs venus ensuite, signalons Pierre Pratt aux personnages insolites et solitaires, Luc Melanson, à la fois hiératique et surréaliste, Bruce Roberts à la frontière du figuratif et de l'abstraction, Geneviève Côté et sa touche poétique, Mireille Levert aux personnages sympathiquement rondouillards, Virginie Egger, qui renoue avec l'art surréaliste du collage. Tous ont contribué à l'évolution du langage plastique, qui témoigne aujourd'hui d'une grande diversité par rapport à l'illustration d'autrefois, trop souvent bloquée, malgré quelques exceptions, dans l'idée de ce que devait être une image «pour enfants».

Au cours des trente dernières années, les relations entre le texte et l'image ont également beaucoup changé. La redondance a cédé la place au dialogue ou à des monologues parallèles visant à faire naître une polysémie humoristique ou surprenante. Outre les albums qui ont déjà été mentionnés plus haut (Bertrand Gauthier, la série «Jiji et Pichou» de Ginette Anfousse), on pourrait en ajouter nombre d'autres publiés aux Éditions du Raton Laveur, comme *Qu'est-ce que vous faites là?* de Dominique Jolin, *La Saint-Valentin des animaux* de Roxane Paradis (1995), *Si j'étais un animal* de Nathalie-Anne Bojanowski (1997), pour ne donner que quelques exemples.

Dans les années 80, les progrès de la recherche en didactique de la lecture, qui ont mis en lumière l'importance du contact entre les tout-petits et les livres, ont amené

une floraison d'ouvrages destinés aux très jeunes de zéro à deux ans³ : des livres-jeux, comme *Venir au monde* et *Vive mon corps!* (CÉ, 1987) de Marie-Francine Hébert et Darcia Labrosse, dont l'audace et la saine franchise dépassaient apparemment ce que peut tolérer notre société d'aujourd'hui devenue trop frileuse⁴, des livres-puzzles comme *L'alphabet* de Roger Paré (CÉ, 1985) et de nombreuses collections de livres cartonnés. Tout le monde connaît la série «Caillou» créée par Hélène Desputeaux aux Éditions Chouette dans les années 90, de même que la collection «Toupie» de Dominique Jolin, chez Dominique et compagnie.

Au cours des trente dernières années, l'album a donc bénéficié d'un enrichissement considérable sous tous ses aspects, enrichissement auquel ont contribué de jeunes auteurs, de nouveaux illustrateurs et des maisons d'édition progressistes comme La courte échelle, Les 400 coups ou Dominique et compagnie. Si la bibliothèque des plus jeunes s'est étendue, celle de leurs aînés a également connu une expansion sans précédent.

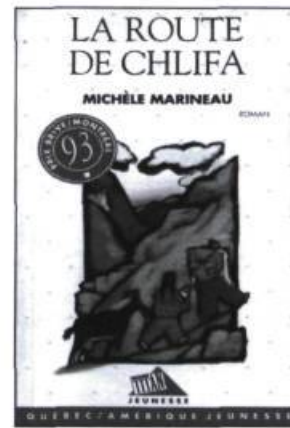
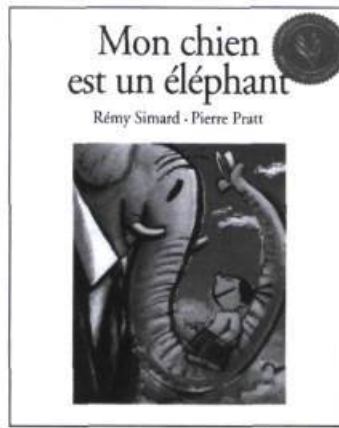
Des romans de toutes les tailles et sur tous les sujets

Les romans miroirs

Le vent de liberté qui a soufflé sur l'album n'a pas tardé à emporter le roman dans son sillage. Un des premiers traits marquants des trois dernières décennies a été l'épanouissement du roman miroir, celui qui renvoie au lecteur une image de lui-même et de son quotidien, qui lui apprend à mieux se connaître et à mieux se situer dans son environnement immédiat. Raymond Plante et sa série des «Raisins», parue de 1986 à 1989 (QA, BO), a été le grand initiateur de ce genre littéraire. Son personnage de François Gougeon est à la fois un anti-héros et un double du lecteur, correspondant à l'image souvent négative que les adolescents se font d'eux-mêmes. Avec *Deux heures et demie avant Jasmine* (BO, 1991), François Gravel ose aborder explicitement un sujet jusqu'alors tabou, la première expérience sexuelle, et dépeint de façon très concrète les fantasmes et les tourments qui assaillent un adolescent juste avant ce moment important de la vie. Côté filles, il revient à Michèle Marineau avec *Cassiopée et l'été polonais* et *L'été des baleines* (QA, 1998 et 1989) d'avoir exprimé le



Prix du livre M. Christie 1994 et Prix littéraire du Gouverneur général, volet illustration, 1995. Pierre Pratt avait réalisé le même doublé en 1990 et 1991 avec *Les Fantaisies de l'oncle Henri*.



Un triplé pour Michèle Marineau, Prix littéraire du Gouverneur général, volet littérature jeunesse, 1993; prix Alvine-Bélisle 1993; Prix 12/17 Montréal-Brive 1993.



Prix du Conseil des Arts en littérature jeunesse, volet texte, 1986.

«malaise» de l'être adolescent soudain enfermé dans un corps pratiquement inconnu, à la recherche de sa nouvelle identité. Comme dans le cas de l'album miroir, ce nouveau roman pour adolescents témoigne des changements sociaux qui affectent la famille et les relations parents-enfants. Quelques années plus tard, Dominique Demers offre aux lecteurs une trilogie plus dramatique avec *Un hiver de tourmente* (CÉ, 1992; QA, 1998), *Les grands sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête* (QA, 1993 et 1994). La série se distingue des précédents romans par la gravité des événements vécus par le personnage principal et le rôle qu'y joue la nature, caractéristiques qui lui donnent une intensité et un caractère plus romantique que ses prédécesseurs. Dans *Un été de Jade* (CÉ, 1999), Charlotte Gingras donne plus de profondeur au roman moderne en ajoutant des ingrédients variés dans la trame de son récit. Ainsi, les relations intergénérationnelles, les préoccupations écologiques, les problèmes liés à la recherche identitaire et à l'adolescence s'unissent à un contexte et à une écriture poétiques pour produire une œuvre forte et inoubliable.

Ces romans miroirs ne se limitent pas au lecteur adolescent. Le ciblage de plus en plus raffiné des collections amène la création d'une pléthore de petits romans pour lecteurs plus ou moins débutants. Dans ce créneau également, le roman miroir tient une place de choix. François Gravel y joue un rôle de premier plan, d'abord avec *Zamboni* (BO, 1990), confidences d'un très jeune joueur de hockey, dont le plaisir de jouer est assombri par l'ambition du père, puis, plus récemment, avec la série «David», qui met en scène diverses «faiblesses» enfantines (peur de l'orage, peur des morts et des salons funéraires, etc.). Les jeunes personnages de Gilles Gauthier, Carl dans la série «Babouche» et le petit Marcus (CÉ, 1988 et 1992) dans la série du même nom, illustrent des situations familiales difficiles (mère solitaire, père alcoolique). Empruntant les mêmes avenues que la collection «Dominique» écrite par le psychologue Jean Gervais à la fin des années 80, Gilles Tibo a produit nombre de livres remarquables pouvant aider à la résolution de problèmes personnels. On pense ici à des titres comme *Rouge timide*, *Les yeux noirs* (SÉ, 1999) sur la cécité, *Guillaume et la nuit* (SÉ, 2003) pour les enfants qui vivent difficilement la séparation de leurs parents, pour n'en citer que quelques-uns.

Du côté féminin, les séries «Rosalie» de Ginette Anfousse (CÉ, 1987 à 1998) et «Méli Mélo» de Marie-Francine Hébert (CÉ, 1988 à 1997) dessinent une nouvelle façon d'être une petite fille : spontanée, audacieuse, conquérante, sans pour autant manquer de générosité.

L'ouverture à l'Autre

Au cours des trois dernières décennies, l'évolution de la société a suscité une floraison de nouveaux thèmes romanesques. Ainsi, le multiculturalisme et le métissage du monde contemporain ont ouvert la littérature pour la jeunesse aux diverses formes d'altérité. Dans une vision du monde et un style qui n'appartiennent qu'à eux, Christiane Duchesne et Stanley Péan entraînent les jeunes dans des univers étranges, voire étrangers, qui leur sont inconnus. Avec Christiane Duchesne, le lecteur voyage dans les îles grecques et se remémore le conflit gréco-turc avec *La Vraie Histoire du chien de Clara Vic* et *Bibitsa et le voyage de Clara Vic* (QA, 1990 et 1991) : étrangeté, mystère, mémoire, tolérance sont autant de thèmes souvent associés à la découverte de l'autre. Dans un contexte urbain, Stanley Péan, pour sa part, évoque divers épisodes de la vie d'immigrants haïtiens à Montréal (*L'emprise de la nuit*, *La mémoire ensanglantée* (CÉ, 1993 et 1994)). Rejoignant à la fois la thématique de l'altérité et celle de la guerre, *La route de Chlifa* (QA, 1992) de Michèle Marineau attire l'attention sur des différences culturelles importantes entre musulmans et chrétiens et sur le massacre aveugle d'innocents.

Avec les années, soutenus par le métissage croissant des cultures, les romans qui s'enracinent dans des traditions autres se sont multipliés, et il y aurait de nombreux titres excellents à évoquer. Sous sa forme la plus ancienne, l'altérité se dévoile à travers des récits de voyage remplis d'aventures. La tradition du roman d'aventures «exotiques» s'est cependant modifiée pour devenir un outil de dénonciation des injustices sociales et un instrument de réflexion. Les romans de Camille Bouchard, qui dénoncent la violence faite aux jeunes dans certains pays, entrent dans cette catégorie, de même que l'œuvre bouleversante de Pierre Desrochers, *Les neuf dragons* (SÉ, 2005), qui dévoile l'horreur des conditions de vie des enfants de la rue au Vietnam.

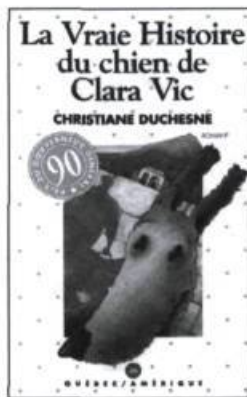
Si l'altérité se manifeste dans l'espace, elle se déploie aussi dans le temps. Le diptyque de Michel Noël, *Domp-*



Prix du Gouverneur général, volet littérature jeunesse, 1991.



Prix du livre M. Christie 1994, Prix Québec/Wallonie-Bruxelles 1994.



Prix du Gouverneur général, volet littérature jeunesse, 1990; prix Alvine-Bélisle 1991.



Rosalie s'en va-t-en guerre, Prix du livre M. Christie 1990; *Les catastrophes*, Prix Québec/Wallonie-Bruxelles 1988.



ter l'enfant sauvage (MQ, 1998), qui traite d'un fait historique particulier (les pensionnats pour Amérindiens dans les années 50) et qui aborde le problème de l'acculturation amérindienne, a apporté un point de vue autochtone sur des événements jusqu'alors complètement occultés par la culture blanche.

En ce qui concerne le roman historique, il convient d'accorder une place toute spéciale à la série «Jacques Cartier» de Josée Ouimet (PT). Bien que les premiers contacts entre Blancs et Amérindiens aient été au centre de la littérature québécoise pour la jeunesse des origines, Josée Ouimet en modifie l'optique en mettant l'accent sur les rapports strictement humains, plutôt que sur les confrontations belliqueuses et les faits d'armes. Sa fresque romanesque est avant tout un roman d'aventures et un roman d'amour ayant pour toile de fond la Nouvelle-France et les voyages de Jacques Cartier, et ses personnages amérindiens sont plus diversifiés et plus nuancés que leurs ancêtres romanesques.

Romans mystères, romans d'intrigue, romans policiers

Bien que le roman mystère fasse depuis longtemps partie de la bibliothèque de la jeunesse, les dernières décennies ont vu éclore des œuvres exceptionnelles. On pourrait citer ici bien des titres d'auteurs comme Chrystine Brouillet ou Sylvie Desrosiers : les enquêteurs en herbe de la première, Andréa-Maria et Arthur (CÉ), ou le chien Notdog de la seconde (CÉ) ont su tenir en haleine des milliers de jeunes lecteurs. Laurent Chabin, pour sa part, a su étonner un abondant lectorat de préadolescents et d'adolescents avec un florilège de suspenses originaux et saisissants, et avec la série mettant en scène l'écrivain fictif Louis Ferdine (HH), dans des intrigues habilement nouées et un jeu de miroirs déconcertant. Impossible aussi de passer sous silence l'apport unique de Robert Soulières et de sa série dite des «Cadavres» (SÉ, 1997 à 2002). On ne rencontre pas d'enfants parmi les personnages importants de cette trilogie et, bien qu'une enquête policière ait réellement lieu, elle reste quelque peu à l'arrière-plan, laissant tout le devant de la scène à divers procédés humoristiques et systèmes de déconstruction de l'objet livre⁵. Le comique s'y déploie dans tous ses états et l'enquête n'est que prétexte à l'amusement.

Les littératures de l'imaginaire

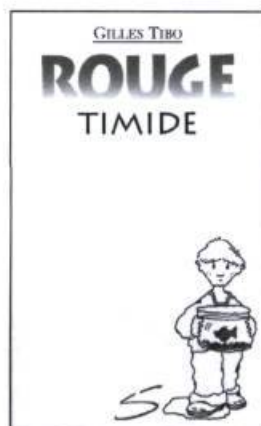
Comme toutes les autres formes romanesques, les littératures de l'imaginaire – fantastique, fantastique épique et science-fiction – ont connu une expansion notable. Dans le domaine du fantastique, la série «Neubourg et Granverger» de Daniel Sernine, qui relate la haine héréditaire de deux familles ennemies, dont les destins ne cessent de s'entrecroiser, constitue une véritable fresque déployée dans une continuité historique. Paru en 1984 chez Pierre Tisseyre, *Le Cercle Violet* remet à l'honneur les thèmes et les techniques du fantastique et du roman noir, que l'idéologie religieuse d'autrefois avait – et pour cause! – soigneusement relégués aux oubliettes. Apparition et disparition de personnages fantomatiques, doubles physiques, messages codés, visites nocturnes de tombeaux, satanisme et démonologie, sorcellerie, tout, dans *Le Cercle Violet*, est habilement mis en œuvre pour tenir le lecteur en haleine du début à la fin.

Il était à prévoir que la parution de *Harry Potter* de J. K. Rowling, en 1997, et le succès phénoménal immédiatement déclenché par cette publication, ne manquerait pas d'avoir des répercussions sur la littérature québécoise. On a effectivement assisté, au cours des dix dernières années, à une floraison d'œuvres populaires de fantastique épique, dont la moindre n'est pas celle de Bryan Perro aux *Intouchables*, *Amos Daragon*, qui s'inscrit dans ce courant de recyclage des grandes mythologies en des scénarios simples et prévisibles où le Bien triomphe toujours du Mal. Dans un esprit plus élaboré en ce qui concerne la quête de sens, la série encore inachevée «Les marches de la lune morte» d'Yves Ménard (PM, 1997 à 2004) soulève de nombreuses questions pertinentes pour notre monde du XXI^e siècle. Rôle respectif des hommes et des femmes dans la société, inégalités économiques et sociales, éthique des chefs, sens du devoir et sentiment de reconnaissance, ressemblances et différences entre les peuples, compréhension mutuelle, importance des idées nouvelles qui peuvent changer le monde, autant de sujets de réflexion que suggère cette œuvre riche.

Apparue sur les rayons des bibliothèques des jeunes Québécois à l'époque des premiers voyages dans l'espace (1957), la littérature de science-fiction s'est, elle aussi, développée considérablement. La tétralogie de Denis Côté, «Les Inactifs» (PM, puis CÉ, 1983 à 1990), présente un



Prix TD de littérature jeunesse 2007.



Prix du livre M. Christie 1999.



Prix du livre M. Christie 1998.

gouvernement dictatorial, comme il en existe trop dans notre univers, où les différences sociales sont érigées en institutions, la liberté individuelle inexistante, les médias baillonnés et où la seule religion est celle des dieux du stade. Cette série n'a pas pris une ride, sans doute parce que les problèmes abordés demeurent très présents sur notre planète et que sa dimension de roman de formation ainsi que les valeurs humaines qui en font l'enjeu lui confèrent une portée universelle⁶. Les romans de S.F. touchent souvent les meilleurs lecteurs, ceux qui ont les compétences pour déchiffrer plusieurs niveaux de signification. Les romans de Jacques Lazure, *Le rêve couleur d'orange* (QA, 1996) et *Les chasseurs d'éternité* (SÉ, 2003), leur offrent des récits substantiels autour des thématiques de l'altérité et de la violence. Une tonalité archétypique, surtout dans *Les chasseurs d'éternité*, éveille, dans l'inconscient du lecteur, des résonances liées à des hantises primordiales. Autrefois lecture favorite des garçons, la S.F. s'est «féminisée» et, ce faisant, s'est ouverte à de nouveaux thèmes. Ainsi, Joceline Sanschagrín donne à sa série «Wondeur» une dimension écologique (*La fille aux cheveux rouges* et *Mission audacieuse*, CÉ, 1989 et 1991), tandis qu'Esther Rochon remet le pouvoir entre les mains d'adolescentes chargées de régénérer des communautés en rupture de tradition (*L'étranger sous la ville* et *L'ombre et le cheval*, PM, 1986 et 1992)⁷.

Autres initiatives remarquables

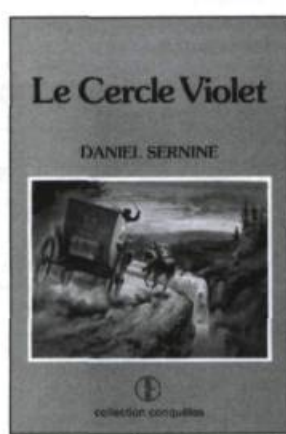
Certaines initiatives éditoriales ont accru l'ampleur et la diversité de la littérature québécoise pour la jeunesse. Au nombre de ces initiatives remarquables, il faut inclure la collection «Poésie» à La courte échelle : des poèmes écrits pour des adolescents par des poètes réputés et illustrés de gravures abstraites, comme les recueils «pour adultes»; les poèmes, chansons et devinettes publiés par Henriette Major chez différents éditeurs (Fides, Hurtubise HMH) aptes à éveiller les petits à la sonorité et à la poésie des mots; les livres-disques de La montagne secrète pour leur qualité d'édition, tant en ce qui concerne la présentation matérielle des livres (qualité des textes et des illustrations) que le talent des interprètes de chansons, la variété des styles musicaux et l'existence, pour certains titres, de fichiers en PDF qui en font des productions multimédias de premier plan; la collection «Korrigan» aux Éditions de

l'Isatis, qui met à la disposition des jeunes lecteurs des contes du monde entier dans un format et une présentation plus «agée» que les traditionnels albums de contes; la collection «Carré blanc» aux 400 coups, qui aborde à l'intention des jeunes de 7-9 ans des sujets très délicats comme la guerre, les dépenses d'armement, le suicide d'une mère, etc.; la collection «Mémoire d'images», chez le même éditeur, dont les documentaires sont entièrement illustrés de photos d'archives. Enfin, on remarque que, depuis une dizaine d'années, les albums bilingues, ou même multilingues, se sont multipliés. Ce choix éditorial répond sans doute à des impératifs commerciaux, mais aussi au désir de faciliter l'intégration et l'acceptation des nouveaux arrivants au pays.

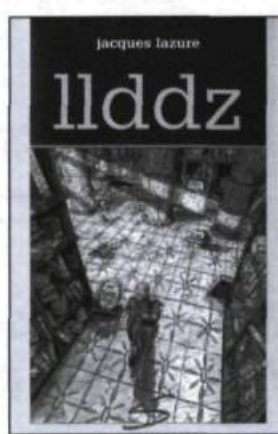
Je voudrais aussi saluer au passage ces livres «inclassables», qui ne donnent pas nécessairement lieu à d'autres suites, mais qui apportent une tonalité différente soit par le traitement du sujet, soit par la qualité et l'originalité de l'écriture. Dans la première catégorie s'insérerait, entre autres, *La sangsue* de Jean-Pierre Davidts, réédité plus récemment sous le titre *Le baiser de la sangsue* (BO, 2005), qui recourt au format de l'allégorie pour immerger le lecteur dans la dépendance que suscitent les hallucinogènes; dans la seconde catégorie se rangeraient des œuvres dont l'intérêt réside en grande partie dans l'écriture, comme le roman coup-de-poing de Jean-François Beauchemin, *Mon père est une chaise* (QA, 2001) ou, à l'opposé, le récit plein de non-dits et de délicatesse de Sylvie Massicotte, *Ma vie de reptile* (CÉ, 2006). On ne peut que déplorer le petit nombre de ces œuvres fortes et originales, sans doute moins «commerciales», mais qui permettent d'amener les jeunes un peu plus haut dans leur cheminement de lecteurs que les récits purement anecdotiques. Elles constituent le versant le plus «littéraire» de la production pour la jeunesse.

Conclusion

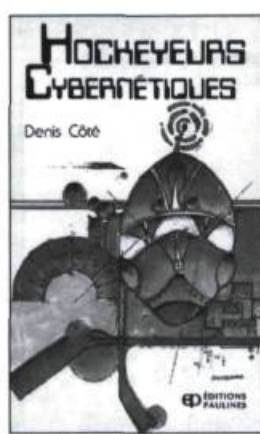
Ces trente années de littérature pour la jeunesse ont permis au Québec de passer de la pénurie à la profusion, de jeter les bases d'un véritable patrimoine littéraire à l'usage des jeunes, de le développer, et de devenir un acteur important sur la scène mondiale du livre pour la jeunesse. Les jeunes ont-ils «profité» de cette manne littéraire mise à leur disposition? Certainement, si l'on en juge par le minisonnage réalisé par *Lurelu* auprès de jeunes auteurs



Prix du Conseil des Arts en littérature jeunesse, volet texte, 1984.



Ilddz avait valu à Jacques Lazure le Prix du livre M. Christie 2001.



Prix du Conseil des Arts en littérature jeunesse, volet texte, 1983; Grand Prix de la Science-Fiction et du Fantastique québécois 1983. *Hockeyeurs cybernétiques* de Denis Côté amorçait ce qui allait être la série des «Inactifs», à La courte échelle.

pour la jeunesse⁸. Même s'il est difficile de dire quel a été l'impact réel de ces lectures sur leur carrière d'écrivains, plusieurs ont pris le goût des mots et de l'écrit dans ces livres phares de Raymond Plante, Chrystine Brouillet, Michèle Marineau, Sylvie Desrosiers, Bertrand Gauthier, Ginette Anfousse et tous les autres.

L'idéologie dominante de notre société ne s'est pas modifiée en profondeur depuis ces trente dernières années. Aussi la production pour la jeunesse vit-elle toujours du même élan que lui ont insufflé les pionniers du renouveau. Les intrigues se caractérisent par un affaiblissement de la cohésion familiale et sociale, d'où l'éclatement des valeurs, qui constitue à la fois un enrichissement et une complexification, accentués par le multiculturalisme et le métissage. La vogue des romans socioréalistes, d'une part, l'ouverture à l'altérité, à la tolérance et à la paix, d'autre part, paraissent être les deux axes qui ont dominé l'évolution de la littérature pendant la période étudiée. Pour les plus jeunes, il faudrait ajouter l'humour, qui imprègne nombre d'albums et de miniromans.

Les ouvrages mentionnés plus haut sont-ils les «classiques» de demain? Dans la conférence publiée qu'il consacre à cerner la nature des «classiques québécois», Robert Melançon note que «le concept de classique exige une distance que seul le passage du temps peut assurer», que les classiques se «prêtent à la relecture» parce qu'ils sont «les dépositaires de valeurs précieuses», mais que ce choix n'est jamais fait une fois pour toutes : «le tri reste toujours à faire» en fonction des valeurs et des aspirations de la société qui sélectionne⁹. Certaines de ces œuvres, qui intéressent encore une vingtaine d'années après leur publication, figurent en bonne place dans la liste des candidates au statut d'œuvres classiques, mais l'avenir pourrait réserver quelques surprises. Pour pouvoir apprécier des œuvres riches, il est impératif de former des lecteurs qui sauront lire plus loin que la simple anecdote et qui ne se laisseront pas rebuter par le premier décalage venu, si léger soit-il, tant sur le plan temporel que culturel ou linguistique. L'avenir montrera si ce défi aura été relevé par les médiateurs culturels que nous devrions être, que nous soyons parents, enseignants ou autres passeurs sur le grand fleuve du temps¹⁰.

Notes

* Afin d'alléger le texte, nous avons abrégé ainsi le nom des éditeurs souvent mentionnés dans l'article :

- BO : du Boréal
- CE : La courte échelle
- FI : Fides
- HE : Héritage
- HH : Hurtubise HMH
- MQ : Michel Quintin
- PM : Paulines (avant 1994), Médiaspaul après 1994
- PT : Pierre Tisseyre
- QA : Québec Amérique
- 4C : Les 400 coups
- RL : Raton Laveur
- SE : Soulières éditeur
- TO : Tundra

1. Toute cette histoire a été retracée ailleurs. Voir Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada)* suivie d'un *Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, Ottawa, Éditions David, 2000, en particulier le chapitre VI «Communication-Jeunesse et la modernité (1971-1999)», p. 276-337, ainsi qu'Édith Madore, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, du Boréal, 1974, p. 85-104.
2. Voir Françoise Lepage, *ibid.*, et Paule Daveluy ou la passion des mots, Montréal, Tisseyre, 2003.
3. Suzanne Pouliot et Johanne Lacroix, *Les bébés livres ou l'émergence de l'écrit*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 2001, 63 p.
4. Daniel Sernine, «Trente ans : âge de raison, âge raisonnable?», *Lurelu*, vol. 30, n° 1, p. 5.
5. Pour plus d'informations sur ces divers procédés, voir Noëlle Sorin, *Robert Soulières*, Ottawa, Éditions David, 2008.
6. Jean-Denis Côté, «La portée didactique de la littérature jeunesse au Québec», thèse de doctorat présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, 2003.
7. Voir à ce propos Claire Le Brun, «La science-fiction au féminin», dans *La littérature pour la jeunesse, 1970-2000*, sous la direction de Françoise Lepage, Montréal, Fides, 2003, p. 83-97.
8. Sophie Marsolais, «Je vous parle d'un temps que les moins de trente ans...», *Lurelu*, vol. 30, n° 1 (printemps-été 2007), p. 94 et 110.
9. Robert Melançon, *Qu'est-ce qu'un classique québécois?*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal/Fides, 2004, p. 45, 25, 20 et 13 (Les grandes conférences).
10. (NDLR) Nous vous rappelons qu'à partir de la page «À l'honneur» de notre site Web (www.lurelu.net), on accède à une liste exhaustive des lauréats et lauréates de dix-huit prix en littérature jeunesse.